Oshmonek

Le Jardin d'Aphrodite

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0

Création : Le jardin d'Aphrodite
Distribution : https://www.le-jardin-aphrodite.fr

Oshmonek

Salauds !

© Le jardin d'Aphrodite - Avril 2017

Sommaire

Je suis un salaud **3**

Tu es une salope **13**

Elle est une salope **21**

Nous sommes des salopes **25**

Je suis un salaud

Je suis un salaud. Un salaud de la pire espèce qui soit.

Pourquoi ?

Parce que je profite de tout, et de tout le monde.

Je me présente ; je me prénomme Richard, j'ai 40 ans et je suis chef d'entreprise. Je suis un « bel homme » comme le disent les femmes autour de moi. Je le sais et j'en use. Je suis grand, musclé, brun aux yeux verts, et je plais aux femmes. J'ai un sale caractère ; je suis légèrement macho, et j'abuse volontiers de mon physique et de ma position sociale pour séduire.

Cela m'a coûté mon mariage, et depuis j'ai encore forcé le trait.

Je suis un salaud, un vrai.

J'abuse de ma jolie secrétaire depuis son embauche. D'ailleurs, même son recrutement a été un moment de pur plaisir sexuel pour moi. Je m'envoie également la belle rousse du service clients et la jolie brune du service marketing. Et tout cela sans aucun scrupule.

En plus d'être beau, je suis également correctement membré, si bien que ma réputation me précède dans certains milieux, car pour couronner ma carrière de salaud, j'ai également mes entrées dans un club BDSM où je joue parfois le Maître abusif de quelques soumises volontaires qui se souviennent longtemps de mon passage.

Je réussis en affaires également, ce qui m'offre une confortable fortune et l'accès à des divertissements coûteux, mais ô combien jouissifs.

Voilà : je confirme donc mon statut de salaud de haute volée.

Le pire dans tout cela, c'est que je n'en suis pas plus heureux. Je n'ai jamais trouvé le grand amour, pas même un coup de foudre depuis mon divorce. Je multiplie les aventures dans le but – non avoué – de trouver LA femme qui saura être mon égale, celle qui pourra me tenir tête tout en me faisant rêver. En attendant cette hypothétique amazone, je poursuis ma carrière peu reluisante de salaud.

Nous sommes lundi et j'arrive, comme tous les lundis, en retard au siège de mon entreprise.

— Carole, amenez-moi un café, et vite fait !

J'ai lancé cette phrase, sans un regard et sans un bonjour à ma blonde secrétaire, déjà occupée derrière son écran. Elle me regarde par dessous sa frange, me répond par la positive, et je l'aperçois filant vers la cafetière alors que je referme la porte de mon bureau. Je me jette dans le fauteuil de cuir et allume mon PC nonchalamment.

La pièce est vaste, dépouillée. En son centre trône le seul et unique meuble que je tolère, à savoir mon bureau. Simple et un peu démodé, une plaque de verre de grandes dimensions sur quatre pieds. Une grande baie vitrée m'amène la lumière du matin ; et une porte qui donne sur une petite salle de bain, fort utile.

Je ne suis efficace qu'après mon café et...

Carole frappe à la porte.

— Votre café, Monsieur Simek !

La petite bécasse blonde entre dans mon bureau, portant une tasse de café brûlant. Elle n'a jamais caché son envie de moi ni son souhait de parvenir au sommet par la « voie canapé » ; et j'avoue, en bon salaud que je suis, que je lui offre bien volontiers l'accès qu'elle a ardemment proposé. Dans mon excessive bonté, j'échange augmentations contre « passages à la casserole ».

Elle porte, comme je l'ai exigé, une jupe courte, une paire d'escarpins et un chemisier blanc dont les trois premiers boutons sont ouverts sur sa petite poitrine.

— Fermez la porte, Carole.

Sans un mot elle s'exécute et, se tournant vers moi, remonte ses lunettes sur son petit nez tout en rougissant. Elle sait déjà que je vais encore profiter d'elle.

— Carole, qu'est-ce que je vous avais dit concernant les sous-vêtements ?

— De ne pas en porter, Monsieur ; mais mon mari était là ce matin et...

— Je ne veux pas le savoir, Carole ; retirez-les maintenant ! Je vois les bretelles de votre soutif au travers de votre chemisier.

La blondinette joue l'ingénue et prend un faux air penaud. Elle s'exécute et fait glisser les manches de son chemisier, dévoilant sa petite paire de seins emprisonnée dans un soutien-gorge de dentelle blanche. Elle s'en défait et remet son chemisier en place.

— Carole, j'ai dit « aucun » !

La secrétaire obéissante remonte alors sa courte jupe sur ses magnifiques cuisses pour me montrer qu'elle ne porte pas de culotte. Je constate en passant qu'elle a un nouveau porte- jarretelles de dentelle blanche assorti à ses bas et à son soutif.

— C'est mieux ainsi, Carole.

— Puis-je retourner à mon bureau maintenant, Monsieur ?

— Non, Carole. Auriez-vous la gentillesse de me sucer la queue pendant que je bois mon café ?

Sans un mot, la demoiselle se glisse sous mon bureau et ouvre ma braguette. Elle en sort une belle bite, bien dure et déjà luisante. À genoux sur la moquette, elle entreprend de gober ma grosse queue, tâche difficile pour sa si petite bouche. Mais depuis le temps qu'elle m'offre ce service, elle a appris à le faire correctement, pour mon plus grand plaisir.

Alors qu'elle commence son œuvre, je décroche mon téléphone pour appeler l'un de mes fournisseurs et ami. Je ne prête plus attention à ma secrétaire qui s'applique à me bouffer la queue.

— Salut, Franck ; c'est Richard. Ça va ? On se voit toujours ce soir ? Oui, OK... Aïe ! Un instant, Franck.

J'écarte le téléphone de mon oreille et râle :

— Carole, qu'est-ce que vous foutez ? Je vous l'ai déjà dit : je n'aime pas sentir vos dents sur ma bite ! Ouais, excuse-moi, Franck : c'est Carole ; elle ne sait toujours pas me sucer...

Carole a repris sa fellation, prenant garde à ne plus me déplaire. Elle a rougi quand je l'ai tancée, mais encore plus quand je l'ai mentionnée dans ma conversation téléphonique. Maintenant elle me suce profondément, et j'adore cela. J'ai de plus en plus de mal à tenir ma conversation, tant sa bouche me donne du plaisir.

— Franck, je te rappelle dans une heure ; je vais m'occuper de Carole.

À peine le temps de poser le combiné que Carole sort mon membre de sa bouche pour s'éclabousser le visage et les lunettes de mon foutre. Elle a un grand sourire de satisfaction en me voyant râler mon plaisir. J'adore lui en mettre plein les lunettes.

— Bien, Carole ; vous l'avez mérité, votre voyage à Ténériffe. Voyons si vous méritez aussi de m'accompagner à Agadir...

La dévouée petite blonde sort alors de sous le bureau, me tourne le dos et se penche en avant sur le plateau de verre fumé, relevant dans le même mouvement sa courte jupe pour offrir à ma vue son divin petit cul. Bien encadré par les rubans de son porte-jarretelles, elle m'offre son magnifique postérieur, écartant d'elle-même ses fesses trop blanches.

— Je l'ai gardé tous le week-end, et je n'ai pas joui du tout ; j'en suis d'ailleurs très excitée et dégoulinante. Une vraie petite salope comme vous aimez, Monsieur.

En effet, le plug anal est toujours en place et son sexe glabre ruisselle de désir.

— Bien, Carole. Voyons ce taux d'humidité.

Je glisse alors deux doigts dans sa fente sans difficulté, tant elle est trempée.

— Parfait, Carole. Nous remédierons à ce souci pendant l'heure du déjeuner.

Elle se redresse, se réajuste et file dans la petite salle de bain qui jouxte mon bureau pour effacer toute trace de ce petit intermède.

Quand je vous dis que je suis un salaud !

Après qu'elle ait quitté mon bureau, je rappelle mon ami Franck et reprends le cours de notre conversation interrompue par la maladresse de la petite blonde.

— Ce soir, au club ? Ouais, pourquoi pas ? Mais j'ai rien à me mettre... sur le bout.

Franck rit grassement à mon mauvais jeu de mot.

— J'ai peut-être une idée qui pourrait te plaire... me répond alors mon ami, prenant un ton mystérieux.

— Bah, raconte !

— Non, non, je dois d'abord appeler quelqu'un et on en reparle ce soir. Vingt-trois heures au club ?

Me voilà appâté comme un poisson à l'approche du petit ver sur son hameçon d'acier. Franck n'en dira pas plus et je reste sur ma faim. Un peu agacé par ce jeu que mon ami vient d'inventer, je retourne à mes préoccupations professionnelles.

Arrive l'heure du déjeuner ; Carole toque à ma porte.

— Vous voulez toujours de moi pour déjeuner ? me lance la petite blonde.

— Oui, entrez. Vous avez commandé un repas pour deux ?

Elle acquiesce tout en refermant la porte derrière elle.

— J'ai commandé chez Jo ; le livreur arrive dans trois minutes.

— Bien. Relevez votre jupe, agenouillez-vous, les fesses offertes tournées vers la porte du bureau. Sortez vos nichons du corsage, écartez vos fesses de vos mains : je veux qu'il n'ignore rien de votre intimité.

— Mais, Monsieur, c'est extrêmement cochon, ça !

— Oui, et vous êtes extrêmement salope ; alors, en position, j'entends qu'il arrive.

À nouveau l'on toque à ma porte de bureau. Je m'avance et vérifie, en ouvrant la porte, que c'est bien le livreur ; ce dernier, toujours casqué, s'avance et me tend la commande.

— Entrez et posez tout sur le bureau ; ma secrétaire va s'occuper du règlement.

Le jeune homme, 18 ans tout au plus, entre dans la pièce et découvre le postérieur de Carole largement offert à son regard. Le rouge lui monte aux joues tandis qu'un autre afflux sanguin vient, lui, se loger plus bas. Il pose les sacs contenant le repas sur mon bureau sans jamais quitter des yeux les fesses de ma secrétaire.

— Carole, voulez-vous bien vous occuper du jeune homme ?

Disant cela, je retourne m'asseoir dans mon fauteuil et observe les réactions des deux protagonistes.

— Pour le règlement, Jo a l'habitude ; nous verrons cela plus tard. Je vais vous offrir votre pourboire.

Le jeune homme déglutit. La bosse que fait son sexe dans son jean est plus que proéminente.

— Allons, jeune homme, ne la laissez pas ainsi ! Préférez-vous qu'elle vous suce, ou bien souhaitez-vous la prendre en levrette ?

— Mais c'est que... je... En levrette... finit-il par bafouiller.

Autant il a eu du mal à me répondre, autant il est preste à retirer son pantalon et à exhiber sa queue bien tendue. Toujours casqué et sans une seconde de plus, il se positionne derrière Carole et enfile toute la longueur de sa queue dans le sexe trempé de la blonde qui se met aussitôt à geindre. Alors qu'il commence à la ramoner régulièrement et que de son côté elle se met à haleter, je m'adresse à elle par-dessus le bureau.

— Carole, je vous interdis de jouir ! Dites-moi plutôt ce que vous pensez que je dois porter ce soir : mon ami désire me présenter quelqu'un.

Malgré les coups de boutoir qui la bousculent, Carole me donne alors quelques conseils vestimentaires, qui, bien qu'un peu hachés par ses propres râles, me permettent de faire un choix de tenue. La

jeune femme connaît et ma garde de robe et ma manière d'être, et ses conseils sont souvent éclairés. Le livreur, quant à lui, semble surpris par cet échange alors qu'il donne visiblement tout ce qu'il peut pour satisfaire la jeune femme alors que celle-ci tient une autre conversation. Elle se tourne vers lui et ajoute alors :

— Alors, tu la fait cracher ta queue ?

Assortissant cette phrase d'un regard plein d'excitation, elle glisse une main entre ses jambes et empoigne les couilles de son levretteur pour l'aider à jouir plus vite. Les mots et la caresse ont raison du jeune homme qui décharge en râlant sur les fesses de Carole.

Il se redresse aussi vite qu'il s'était agenouillé et bredouille :

— Euh... merci, Madame, je vais être en retard...

Et, remettant son pantalon, il quitte prestement la pièce alors que la secrétaire marmonne :

— « Madame... » Le petit con ! Et en plus il m'en a foutu partout. Vous abusez, Monsieur !

— Carole, je n'en ai pas fini avec vous ; et pour vous remercier de m'avoir aidé dans le choix de mes fringues, je vais vous autoriser à jouir. Restez en position et caressez-vous.

La jeune femme, un peu dépitée, se remet dans la même position, me lance un regard de reproche et glisse ses mains entre ses cuisses, l'une caressant son bouton, l'autre jouant avec le plug toujours en place.

— Un commentaire, Carole ?

— Je pensais que vous...

— Ne pensez pas, Carole, ce n'est pas ce que je vous demande. Jouissez enfin, maintenant que je vous y autorise. Plus vite ! J'ai faim !

La frustration que je lui ai imposée depuis trois jours l'aide à atteindre un orgasme rapidement, et une fois son affaire terminée elle commence à se rhabiller lentement, essayant sûrement d'attirer

mon attention alors que je ne m'intéresse plus à elle mais au contenu des sacs dont l'odeur m'enivre depuis quelques minutes.

— Carole, je vois bien votre regard, mais vous n'aurez rien de plus de moi aujourd'hui. Allez à la salle de bain, vous sentez le sexe !

Elle tourne les talons et file dans la salle de bain. Pratique, ce point d'eau dans mon bureau.

Je sais bien qu'encore une fois je me comporte en salaud, mais cela me donne un certain plaisir. La pauvre Carole se laisse dominer, malmener et baiser par son salaud de patron. En échange de quoi ? De quelques week-ends à l'étranger, quand j'ai juste envie d'avoir à ma disposition une femme pas trop chiante et encombrante. Une augmentation régulière de son salaire, au grand dam de nombre de ses collègues, et bien sûr quelques galipettes épicées dont elle est très friande, sa vie sexuelle maritale semblant être d'un ennui mortel.

Bref, nous y trouvons tous deux notre compte, même si je suis plus que gagnant dans l'affaire et que je me comporte avec elle comme un vrai salaud.

Nous déjeunons en échangeant quelques banalités, comme un patron avec sa secrétaire qui se connaissent plutôt bien. L'après-midi, nous retournons à nos occupations et la journée se déroule sans plus de contacts.

Vers 18 h 30, Carole frappe de nouveau à la porte alors que je suis plongé dans la contemplation d'un site Internet.

— Oui, Carole, entrez. Approchez, regardez.

Comme je lui désigne mon écran, elle contourne le bureau et vient se pencher par-dessus mon épaule. Elle ouvre de grands yeux mais ne dit pas un mot. Son sein gauche effleure mon épaule.

— Mercredi, nous irons ensemble acheter la même pour vous, Carole. Tous les midis, nous jouerons avec.

Sur l'écran, une machine en forme de demi-baril, comportant une sorte de selle. À l'avant de cette selle, une partie proéminente

qui vibre ; et au creux de la selle, plusieurs supports permettant d'y installer des godemichets. Sur l'image, on voit une jeune femme prendre du plaisir à chevaucher la machine. J'imagine assez bien ma jolie blonde, à cheval sur ce jouet, me pompant le dard.

— Bien, Monsieur. À demain ?

— Carole, je vous rappelle que vous ne devez plus offrir votre cul à votre mari le temps que vous remuscliez votre anus. Je vous veux plus serrée.

Elle sourit encore une fois, avec un air un peu triste.

— Vous savez, mon mari, il s'en moque bien de mon cul. Et du reste aussi, d'ailleurs.

— C'est parce qu'il ne sait pas quelle belle salope vous êtes.

— Merci, Monsieur, mais je crois surtout qu'il a trouvé plus jolie ou plus salope que moi.

Toujours aussi finement et délicatement, j'ajoute :

— Si c'est le cas, il faudra me la présenter : elle fera une bonne secrétaire... peut être.

Je n'éprouve ni tristesse, ni pitié pour elle. Je suis un salaud de compétition et je me maintiens dans le rôle quoi que l'on me dise. Même pour Carole, c'en est trop et elle s'en retourne en bougonnant (je l'entends me traiter de salaud sans cœur, etc.).

Tu es une salope

Il est 23 heures, et je me présente à la porte de l'un des clubs les plus sélects de Paris. Tellement select qu'il n'est mentionné nulle part ; aucun guide, ni site Internet ne connaît son existence : seul le club peut vous proposer d'en être membre. Le Club Hell – c'est son nom – se cache dans les tréfonds des sous-sols parisiens ; j'en suis membre depuis quelque temps. Des soirées, organisées pour ses membres, leur proposent de vivre des moments très particuliers. Mes amis et moi, adeptes des mêmes délires, y avons notre propre salon.

Je suis donc conduit, les yeux bandés (comme à chaque fois) vers la salle qui nous accueille. Après quelques minutes dans le noir total, on me retire mon bandeau et je me retrouve au milieu de mes amis. La soirée débute à peine, et chacun déguste un apéritif tout en devisant. Le salon qui nous est réservé au sein du club est aménagé selon nos propres désirs. La pièce est ovale, et de lourdes tentures noires ferment de petites alcôves privées seulement meublées de lits. À une extrémité de la pièce, une croix de St André, et à l'autre une dizaine de cages métalliques renfermant des soumises prêtées par le propriétaire des lieux. En effet, les membres du club ne peuvent pas venir accompagnés ; il faut donc que certains invités soient eux-mêmes des soumis(es), ou que le club propose la prestation. Donc à chaque soirée, un nouveau « panel » de jeunes hommes et femmes nous est offert.

Je retrouve Franck, accompagné d'une amie commune ; nous échangeons quelques banalités avant qu'il ne me tire un peu à l'écart de la conversation que notre amie vient d'engager avec le propriétaire des lieux, monsieur Vrykolakas, un vieil homme qui se joint parfois à nous, grand pourvoyeur de jeunes femmes très soumises.

— Je dois te présenter à une amie. Elle n'est pas encore arrivée, mais tu ne peux pas la rater : elle est magnifique, brune, pulpeuse, et fort intelligente. Elle se prénomme Nathalie, et... Je crois que c'est elle qui entre !

Je suis son regard et découvre par la porte secrète de notre salon une jeune femme somptueuse qui vient de faire son entrée. On ne peut effectivement pas la rater : grande, élancée, très brune, ses long cheveux retombant sur ses épaules et le bas de son dos. Elle semble pourvue d'une belle poitrine et, en se tournant, elle m'offre une vue imprenable sur un magnifique postérieur bien rond. Maquillée avec soin, elle ne porte aucun bijou, et sa robe de soirée noire très ajustée – tout en restant élégante mais sexy – lui fait comme une deuxième peau. Son regard à lui seul vous fait de l'effet, et son sourire est diabolique. Bref, une très belle jeune femme.

Tous les yeux de la gent masculine sont tournés vers cette déesse et la dévorent du regard ; moi-même, je ne parviens pas à détacher mon regard de cette perfection féminine. D'un coup, je prends conscience que Franck n'a pas cessé de me parler mais que je ne l'entendais plus.

— Hein, quoi ? Que viens-tu de dire ?

— Je te disais qu'elle n'est pas soumise et que ce ne sera sûrement pas simple de la mettre dans ton lit.

Je ne parviens pas à me concentrer sur la conversation, trop occupé à suivre du regard cette vision divine qui virevolte entre les invités pour enfin arriver près de nous. Elle me tend une main fine aux longs doigts de pianiste.

— Nathalie, me lance-t-elle sans lâcher mon regard.

— Richard. C'est la première fois que je vous croise ici.

Ses yeux brillent d'un éclat nouveau, envahis d'une lueur de désir aussitôt disparue mais que je n'aurais manquée sous aucun prétexte.

— Oui ; je suis membre du club depuis longtemps, mais c'est la première fois que je rejoins ce salon.

Il est vrai que le club est immense et que mademoiselle Audrey, l'organisatrice des soirées, m'avait proposé de me mêler à d'autres invités, dans d'autres salles du complexe souterrain. Mais déjà Nathalie est partie virevolter vers d'autres de ses amis. C'est ce même instant que choisi notre maître de cérémonie, Maître Murons, pour lancer officiellement la soirée.

Le personnel du club tire alors les tentures pour ouvrir l'accès aux alcôves, et une majorité d'invités se dirigent vers les cages où sont exposées les soumises offertes par la maison. Pour ma part, je me rends au bar et y commande un Laphroaig de 25 ans d'âge. J'adore le goût prononcé de la tourbe de ce whisky de l'île d'Islay. Un petit plaisir que je m'offre en observant le reste de la salle. Quelques-unes des femmes invitées se sont déshabillées ; elles ne portent plus que leurs bas et leurs escarpins, signalant ainsi qu'elles sont de celles qui se soumettent. Il y a quelques hommes aussi.

Maître Murons a fait ouvrir une cabine équipée de *glory holes* afin qu'une soumise offerte par le propriétaire des lieux, offre à qui le souhaite une première jouissance. On a également installé une femme un peu forte sur la croix de St André, et je remarque que déjà certains dominants ont trouvé de quoi la châtier. La châtier de quoi ? Je n'en sais rien, et je m'en moque ; si elle a besoin d'une correction, je ne serai pas le dernier à la lui donner.

Mon verre toujours à la main, je sirote lentement le nectar et cherche la belle Nathalie dans la salle. Au milieu de tout ce monde, je ne parviens plus à la retrouver. Je déambule donc parmi les groupes qui se forment. J'entends, plus que je ne vois, la soumise subir son châtiment : les coups pleuvent, et elle remercie bravement

chacun de ses tortionnaires. Les *glory holes* connaissent une grande affluence, et la petite brune qui y officie ne sait plus où donner de la bouche pour satisfaire ces nombreux messieurs.

Je retrouve mon ami Franck qui, lui, a déjà bien entamé la soirée puisqu'à ses pieds une jeune femme est agenouillée, le suçant profondément, alors que notre amie claque le fessier de la jolie demoiselle. Au moment où je vais m'adresser à lui, il me désigne de la tête une scène un peu plus loin dans la pièce. Je suis son regard et découvre celle que je cherche depuis quelques minutes.

Assise dans un fauteuil de cuir rouge, Nathalie, les jambes largement écartées, la robe remontée à la taille, se fait lécher le sexe par un homme agenouillé à ses pieds. Ce dernier ne porte qu'un slip de cuir noir, et me semble fort gras. La scène prête presque à rire tant la femme est belle et l'homme laid. Ses petites lunettes embuées, le crâne dégarni, une panse débordante, il a les joues rouge écarlate ; il lèche et bave sur le minou de la belle.

— Tu es répugnant, insignifiant petit tas de graisse soumise ! Tu ne me feras pas jouir ainsi ; je vais te faire souffrir le martyre ! Tu pensais être digne d'une femme comme moi ?

Elle le repousse violemment et le projette au sol. La jeune femme se lève, le pousse du pied, puis frappe de son talon juste sur son sexe toujours emprisonné dans son slip. Il hurle sous le coup et, à ma grande surprise, remercie sa Maîtresse.

— Je ne suis pas ta Maîtresse, larve immonde ! Va te mettre sur la croix, tourne le dos et attends que je te corrige.

L'homme se précipite vers la croix, détache la femme abandonnée après sa correction et prend sa place. Nathalie lui emprisonne les poignets dans les menottes prévues à cet effet et lance à l'assemblée de dominants :

— Cette sous-merde m'a manqué de respect ; je veux que chacun le punisse comme il le souhaite. Il m'a dit être capable de tout supporter, alors profitez-en. Peut-être n'est-il même pas digne d'être puni par vous : faites-le châtier par vos soumis ou vos soumises.

Sur ces mots, elle abandonne l'homme aux mains de quelques experts devenus maîtres dans l'art de faire souffrir et s'en désintéresse totalement. Moi, je continue de siroter mon verre.

— Pourquoi l'avoir choisi ? lui demandé-je alors qu'elle passe près de moi.

— C'est mon banquier ; il me fait souffrir toute l'année. Je me venge.

Je souris : l'idée est cocasse.

— Et vous ? Qui allez-vous soumettre ce soir ? me lance-t-elle alors que je la pensais déjà loin.

— Qui vous dit que je ne suis pas moi-même un soumis ?

Elle éclate franchement de rire, me lance un coup d'œil malicieux et finit par reprendre sa route. C'est vrai, ça ! Cela fait plus d'une heure que je suis là, et je ne me suis intéressé à personne.

Voyons ce que le propriétaire nous a amené... Je dois avouer que je ne suis pas motivé par les jeux de domination, ce soir ; une petite mélancolie passagère ? Ou est-ce simplement que ce soir, c'est Nathalie que j'aurais bien imaginée baiser et que, voyant cette possibilité m'échapper, je ne trouve rien d'amusant à faire ?

Dans une cage, je repère une jeune rousse aux cheveux courts. Sa peau très blanche est parsemée de petites taches de rousseur. Comme toutes ses consœurs, elle ne porte que des bas et attend sagement à genoux dans sa prison. Elle a un joli visage et des formes harmonieuses. Je m'interroge toujours quand je vois de si jolies filles : que peuvent-elles bien faire là ? Vu les traces blanchâtres qui lui décorent déjà la poitrine – qu'elle a par ailleurs fort belle – je me doute que quelques-uns de mes condisciples l'ont honorée d'une première giclée.

— Puis-je m'offrir un instant à vous ?

C'est la jeune rousse qui vient de me parler. Je me penche vers elle, le regard mauvais.

— J'ai passé une journée fort ennuyeuse, et si je vous fais sortir de là, je crains que ce soit à votre tour de vous ennuyer.

— Essayez tout de même ; je suis venue pour m'amuser aussi, mais je ne dois pas être appétissante...

— Vous l'êtes pourtant, lui dis-je en ouvrant la cage pour l'en faire sortir.

Debout devant moi, elle me dévisage un instant. Elle n'est pas très grande. Menue, avec une belle poitrine tendue et de jolies fesses pommelées. Elle se reprend tout à coup et baisse les yeux, passe ses mains derrière son dos, prenant ainsi une position plus classique pour une soumise. Je presse un sein pour en éprouver la texture ; il est doux et un peu lourd. Ma main passe alors sur son épaule, puis sa nuque. Je tourne autour d'elle, je presse sa fesse ; ma main remonte ensuite sur ses doigts.

— Vous êtes belle et très excitante. Sucez-moi, je vous prie.

Elle s'agenouille, et de ses petites mains me débarrasse de ma ceinture, me la tend, puis continue de défaire la fermeture de mon vêtement. La jeune femme sort alors ma queue et, le regard gourmand, commence à en lécher le gland. Je pose mon verre de whisky.

— Soyez plus efficace !

— Oui, Monsieur.

Elle prend alors ma queue dans son entier au fond de sa gorge. Je vois ses yeux devenir humides, mais elle ne s'arrête pas et enfonce mon sexe toujours plus loin, reculant peu, mais me prodiguant une gorge profonde des plus jouissives.

Et ce n'est que lorsque j'ai joui dans le fond de son gosier qu'elle a avalé ma semence sans en perdre une goutte qu'elle se décide à lâcher ma queue et me libérer de sa bouche.

— Belle performance ! me glisse alors une voix dans mon dos.

Je me retourne pour découvrir Nathalie, assise à quelques mètres de moi et se délectant du spectacle. Mon air blasé s'efface pendant quelques secondes lorsqu'elle m'offre un sourire ; puis, reprenant son air de dominatrice perverse, elle me dit :

— Je suis de méchante humeur, ce soir. Me prêteriez-vous cette petite avaleuse de foutre ?

Devant son air méchant et n'ayant moi-même pas plus de scrupules qu'il n'en est besoin, je lui désigne alors la jeune rousse toujours à genoux à mes pieds.

— Faites-en ce que bon vous semble : elle a signé pour être soumise.

En bon salaud que je suis, je laisse la main à cette furie de Nathalie pour me délecter de sa « méchante » humeur. Je reprends alors mon verre et le termine d'un trait. Les soumises fournies par le club ont toute le même contrat : l'humiliation fait partie du jeu. Nathalie en use donc.

— Pour commencer, et comme vous semblez aimer les fluides masculins, allez donc nettoyer la soumise des *glory holes* ; léchez et avalez tout le sperme que vous trouverez. Faites ce que je demande, sinon il vous en cuira !

J'ai un rictus méchant en regardant la jolie rousse avancer vers sa punition. Punition, c'est effectivement le premier mot qui me vient. Pourquoi infliger une tâche aussi ingrate à cette jeune femme ?

— Pourquoi la punissez-vous ?

— Parce que je suis une salope. Je le revendique, et je ne viens ici que pour y assouvir ce type de bas instinct. Et vous, pourquoi êtes-vous ici ?

— Sans doute pour les mêmes raisons, mais je ne suis pas dans l'humeur des lieux, ce soir. Je vais rentrer.

— Dommage pour elle : je vais l'utiliser jusqu'à plus soif ; vous auriez pu lui éviter ça. Après, je me ferai baiser par le soumis le mieux membré de la soirée.

L'évocation de son propre désir me fait sourire, mais je suis décidé à quitter l'endroit.

— Je n'ai pas envie de lui éviter quoi que ce soit ; je m'en contrefous. Votre propre jouissance m'aurait davantage amusé.

— Je ne vous l'aurais pas offerte.

— Tant pis.

La conversation se termine sur ces quelques mots, sans plus d'intérêt pour ce qui se déroulera – ou pas – ici. Je repars vers la sortie.

Elle est une salope

Huit heures ; je me réveille et jette un coup d'œil autour de moi : je ne suis pas chez moi. Où suis-je ? Je ne reconnais pas les lieux, et surtout je ne parviens pas à me rappeler comment je suis arrivé là. En voulant me tourner sur le côté afin de me lever, je constate que l'opération est plus compliquée qu'elle ne devrait. Je me sens lourd ; une sensation de peser une tonne et de porter un casque de béton sur la tête. De plus, ma main droite est menottée et attachée à la tête de lit à barreaux. En plus de ce mal de crâne monstrueux, je ne parviens pas à avoir une idée claire de ce que je fais ici, ni comment j'y suis arrivé.

Le lit est grand, les draps propres, et la grande baie vitrée laisse entrer la lumière matinale. Une douce odeur de sexe embaume toute la pièce. Je ne sais pas comment je me suis retrouvé ici, mais visiblement j'ai baisé une partie de la nuit. Je prends alors conscience que cela a dû être une sacrée partie, car même mon sexe me fait mal.

La porte de la chambre est entrebâillée, et j'entends des bruits dans la pièce voisine qui, me semble-t-il, est une salle de bain. L'eau coule ; l'eau d'une douche. Je n'ai qu'à patienter pour rencontrer celui ou celle qui m'a mis là et qui me retient.

La réponse arrive rapidement car la porte s'ouvre enfin et livre le passage à... Nathalie, nue, et ruisselante de l'eau de sa douche.

— Cela fait un bien fou ! Tu devrais en faire autant... Ah non, j'oubliais : tu ne peux pas sortir du lit.

Elle a dit tout cela sur le ton le plus naturel qui soit et m'a offert son plus joli sourire pour accompagner ces mots.

— Détache-moi et raconte-moi comment je suis arrivé là.

Tout en frottant ses cheveux avec la serviette, elle me répond simplement :

— Non, je te garde encore un peu. Pour ce qui est de la manière dont tu es arrivé là...

Elle hésite puis me lâche :

— ... non plus !

— C'est dommage que je ne me souvienne pas de cette nuit ; je suis sûr que nous avons fait des trucs dingues... Détache-moi.

— Oui, en effet, c'est dommage : c'était plutôt bien. Pas encore ce que j'attends, mais bien. Non, toujours pas.

Pourquoi ne veut-elle pas me détacher ? Je ne suis plus bon à rien et je dois rentrer chez moi.

— Bon, ça suffit. Arrête de faire ta salope, je ne suis pas un de tes soumis ; détache moi !

— Non.

Elle me tourne le dos et retourne dans la salle de bain.

Je commence à m'agacer de la situation. Je tire et secoue mon bras entravé, essayant de me défaire de la menotte. J'entends alors Nathalie qui, depuis la salle de bain, s'écrie :

— Pas la peine de t'exciter : le lit est scellé, et tout est en acier. Pas la peine d'appeler non plus : nous sommes à des kilomètres de la première habitation.

— Mais tu veux quoi, bordel ?

Elle entre à nouveau dans la pièce. Elle porte maintenant une parure de sous-vêtements de dentelle verte. Elle penche alors la tête sur le côté pour fixer une boucle d'oreille et me dit :

— Mais rien de plus que ce que je prends, mon Richard chéri !

Puis elle quitte la pièce par une autre porte, qu'elle prend soin de refermer à clef derrière elle. Me voilà seul, menotté au lit, nu comme un ver, chez cette salope de Nathalie qui se joue de moi.

Elle est partie, et je pense que je vais avoir le temps de réfléchir à ce qui a bien pu se passer hier soir.

Je me souviens seulement d'avoir salué la belle après avoir décidé de partir, puis c'est le trou noir. Plus rien jusqu'à ce matin.

Je cherche autour du lit ; il y a toutes nos fringues d'hier. Mon portable doit bien être quelque part... Putain ! Non, je ne l'ai pas : il est dans ma voiture. Les moyens de communication modernes sont interdits au club, et je l'ai laissé dans la boîte à gants.

J'essaie de me lever pour regarder par la baie vitrée, mais de là ou je me trouve je ne vois rien d'autre que la cime de quelques arbres.

Brusquement, la clef tourne à nouveau dans la serrure ; dans un geste puéril je me rassois sur le matelas, posant ma seule main libre sur mon sexe. Nathalie, vêtue d'un tailleur vert anglais, maquillée et pimpante, entre dans la chambre, semblant chercher quelque chose du regard. Elle trouve, s'avance vers moi. Je lui saisis le bras au moment où elle va s'emparer d'une petite fiole qui a roulé sur le sol.

— À quoi tu joues ?

Mon regard est mauvais, la pression de mes doigts sur son bras est forte. Elle plante ses yeux dans les miens et m'assène un coup de genou en plein dans les gonades, me faisant lâcher prise et me tordre de douleur.

— Je joue. Simplement, nous n'avons peut-être pas les mêmes règles. Attends-moi sagement ; je reviens dans une heure, et tu auras toutes les réponses.

Le coup m'a couché totalement sur le lit. Je suis sonné, dans une semi-conscience, au milieu de nuées de douleur. J'ai des flashes qui me semblent être issus de cette dernière nuit ; j'y vois Nathalie sur moi, nue, ses magnifiques seins dansant au rythme de sa chevauchée... Je distingue une autre femme me suçant la queue... Je ressens aussi une douleur qui irradie de mes tétons, de mon cul.

Je reprends petit à petit conscience ; la douleur du coup de genou disparaît, mais laisse place à des douleurs dont je n'avais pas encore pris conscience : mon anus et mes tétons me font mal. Je ne sais pas si ces images sont le fruit de mon imagination ou si ce sont des souvenirs ; ce dont je suis sûr, c'est que l'on m'a fait mal aux pectoraux et à mon fessier.

Nous sommes des salopes

J'abandonne toute velléité de quitter la pièce assez rapidement : les menottes sont en acier, et la tête de lit scellée au sol et au mur. Que me veut cette pétasse ? Pourquoi moi ? Je ne la connais même pas ! Je l'ai juste regardée, même pas touchée.

Cela fait une bonne heure qu'elle est partie quand, enfin, la porte s'ouvre. Nathalie entre dans la pièce, arborant toujours ce magnifique sourire. Même si elle ne me traite pas bien, il faut reconnaître qu'elle est toujours aussi belle.

— Reposé, mon ami ? Prêt à remettre ça ?

Je la regarde avec curiosité mais ne desserre pas les dents.

— Oh, tu boudes ? C'est mignon...

Elle sort de sa poche deux fioles. Me tendant la première, elle dit :

— Hier soir, j'ai mis ça dans ton verre pendant que la jolie petite rousse te suçait. Cela a pris quelques minutes, mais tu as fini par tomber de sommeil.

Je reconnais la fiole qu'elle a retrouvée sur le sol tout à l'heure. Elle tient alors la seconde fiole du bout des doigts et ajoute avec un air gourmand :

— Celle-ci contient un produit plus fun que le Viagra : non seulement tu bandes comme un taureau aussi longtemps que je le souhaite, mais en plus il te rend docile et obéissant.

J'avais entendu parler de cette drogue, mais je ne pensais pas en être la victime un jour. C'est pour cela que je ne me souviens

de rien et qu'en plus j'ai mal à la queue. Pour les autres douleurs, je commence à imaginer comment c'est arrivé !

— Et tu comptes me garder longtemps comme ça ?

Elle a de nouveau ce sourire ravageur, et sans un mot commence à défaire les boutons de la veste de son tailleur vert.

— Je ne suis pas la seule à décider ; mais si tu te prêtes au jeu, je pense que nous devrions te libérer rapidement. Nous sommes des salopes, mais pas des kidnappeuses.

— NOUS ? Mais qui ? Pourquoi ?

La veste du tailleur est rejointe, au sol, par la jupe, dévoilant le corps parfait de Nathalie dont la peau très blanche est rehaussée par l'ensemble vert et une paire de bas blancs. Elle est vraiment belle.

Elle reste pourtant à une bonne distance de moi. Toujours attaché au matelas, je ne peux que la regarder. Elle le sait. Elle s'assoit sur une chaise à peine éloignée d'un mètre de moi, proche mais pourtant hors de ma portée. Sans lâcher mon regard, elle se défait de son soutien-gorge, libérant ses magnifiques seins, laiteux, ronds et bien pleins. Elle soulève à peine ses fesses pour retirer la culotte assortie puis écarte largement les jambes, me dévoilant son sexe glabre. Je sens mon sexe s'éveiller et durcir. Quelle frustration ! Une si belle femme, que j'ai baisée mais dont je ne conserve que quelques souvenirs... Et maintenant que j'ai toute ma conscience, qu'elle est nue et offerte, elle est hors de ma portée !

Elle commence à se caresser doucement, son regard de feu planté dans le mien.

— Regarde comme je suis mouillée... J'ai encore envie de ta queue, pourtant ; regarde comme tu m'as déjà défoncée : je suis toute rouge, là.

Elle me désigne ses grandes lèvres effectivement rougies et l'entrée de son anus qui me semble, lui aussi, bien marqué. Ses doigts titillent ses orifices. Moi, je commence à avoir chaud ; ma queue est dure, et je me sens « drôle ».

— Je ne t'ai pas dit ? Non, j'ai dû oublier : la drogue est active pendant 72 heures, alors tu vas nous servir encore un peu.

Je me laisse tomber en arrière. Je vois son visage s'approcher du mien, et elle me murmure :

— Lèche-moi délicatement l'abricot, mon Richard...

Je suis conscient, mais je me sens incapable de réagir ; elle fait de moi ce qu'elle veut. Son sexe se pose alors sur ma bouche et je reçois de petites gouttes de sa liqueur, comme une pluie sur mes lèvres. C'est doux, c'est bon... Je vais m'appliquer (putain, je ne me reconnais plus là !). De toute ma volonté je veux réagir, me rebeller, montrer que je suis un homme et pas un jouet, mais je n'y parviens pas.

Une autre voix se fait alors entendre :

— Mais quelle salope tu fais, Nath ! On devait se le partager. Tu abuses : j'en veux aussi.

— Tu n'étais pas là quand je suis revenue.

— Je mettais les vidéos sur l'ordi pour pouvoir les mettre sur le net.

— Et c'est moi que tu appelles « salope » ? Tu l'es encore plus !

Toute cette conversation se fait alors que je déguste la chatte de ma blonde tortionnaire, qui ne semble plus prêter attention à ma langue qui lui explore le vagin. Je connais l'autre voix ; mais qui est-ce ? De quelles vidéos parlent-elles ? Je me sens de plus en plus mal. Nathalie se redresse, et un autre visage se penche alors sur moi : c'est Carole, ma secrétaire !

— Alors, Richard, on fait moins le fier salaud maintenant ?

Carole, ma gourde de secrétaire, a posé sa joue sur la fesse dénudée de Nathalie et me regarde alors que j'ai encore la langue tirée et le jus de Nathalie sur les lèvres.

— Carole ? Mais que fais-tu ici ? Tu joues à quoi ?

— Nathalie est ma sœur, et je te fais payer pour ces mois d'humiliation que tu m'as fait subir.

— Mais tu aimes ça !

— Oui, mais j'avais aussi besoin de te faire payer : tu me prends pour une conne, tu te sers de moi et tu m'humilies régulièrement.

Elle sourit largement et se redresse, gratifiant au passage la fesse de sa sœur d'une claque retentissante. Nathalie pose à nouveau son abricot juteux sur mes lèvres et me dit :

— Applique-toi, mon Richard.

Je m'y emploie, car malgré la découverte de cette machination ourdie contre moi par les deux frangines, je suis sous l'emprise de cette drogue, qui non seulement me fait bander comme un cerf à la période du brame, mais en plus me rend docile, passif et appliqué. Alors je lèche cette chatte offerte, dégoulinante et bien rougie par mes précédents exploits.

D'un coup elle bascule son bassin, posant son anus visiblement distendu (j'y rentre ma langue sans difficulté) sur ma bouche. C'est l'instant que choisit sa sœur pour poser ses douces lèvres sur mon gland. La fellation qu'elle entreprend alors est des plus intéressantes : elle me pompe littéralement, aspirant ma queue fortement, malaxant mes couilles de ses deux mains et enduisant ma queue d'une incroyable quantité de salive. Cette pipe somptueuse achève de me durcir au maximum.

Une nouvelle sensation apparaît alors : deux autres mains se sont posées sur mon torse, et une bouche gobe mes tétons, lèche mes pectoraux, remonte sur mon cou et mon menton pour finir par déguster le sexe de Nathalie. Je reconnais la délicatesse d'un menton de femme : elles sont donc trois sur moi ! Alors que je m'applique à enfoncer ma langue dans le cratère rougi de la magnifique brune, la blonde me bouffe la queue tandis qu'une troisième s'offre le clitoris de mon amazone. La donne change brutalement.

Ma secrétaire dit alors à Nathalie :

— Vas-y : il est dur et bien trempé !

La brune se soulève de mon visage, avance sur mon torse et se positionne en cavalière sur mon pal qu'elle enfile droit dans son cul. Carole enjambe alors mon visage pour que je lui prodigue la même

caresse buccale. J'ai le temps de voir qui est la troisième : il s'agit de la soumise rousse du club. Décidément, toutes les femmes qui me plaisent sont réunies ! La rouquine entreprend alors un lustrage de mes testicules avec sa langue. Moi, je suis aux anges, si ce n'est que je suis drogué et attaché. Que demander de plus ?

Encore une fois la donne change, et les trois furies se détachent de moi. La rousse – dont je ne connais pas le prénom – vient se faire lécher, basculant son bassin afin que j'honore ses deux orifices alternativement. Elle a posé ses genoux sur mes épaules, et du coup je ne peux plus bouger le haut de mon corps. Je sens que l'on me passe une ceinture autour de la taille ; quel nouveau jeu ont-elles inventé ? Je sens également un objet dur qui essaie de s'insinuer dans mon cul. Je proteste :

— Hé ! Non, je n'aime pas ça du tout ! Arrêtez, salopes !

La réponse vient de Carole :

— On s'en fout que tu n'aimes pas : à notre tour de faire de toi ce que l'on veut ! Oui, nous sommes des salopes.

Et elle pousse fort sur le gode qu'elle enfonce dans mon cul. Même en serrant les fesses, je ne parviens pas à l'empêcher. C'est douloureux et désagréable, surtout sans aucune préparation. Nathalie reprend alors sa place au-dessus de mon sexe, mais la sensation est différente : je suis plus à l'étroit. Je comprends alors que j'occupe toujours l'anus de la jolie brune, mais qu'en plus son sexe est maintenant investi par un gode fixé sur la ceinture que l'on m'a passée autour de la taille : elle s'offre une double !

Quant à ma blonde secrétaire, je devine qu'elle s'est installée à l'autre extrémité de l'objet qui me perfore le cul, et qu'elle se l'enfile en rythme. Dans cette configuration, le trio infernal me baise comme il l'entend ; et hormis mon cul endolori, j'apprécie le reste de cette activité. Le plaisir nous submerge assez rapidement, et moi-même je jouis, sans grandes effusions, mais avec force tout de même.

Les trois femmes semblent rassasiées. Carole, se lève, défait ma menotte et me dit :

— Nous avons eu ce que nous voulions : tu peux partir.

⋆ ⋆ ⋆

Épilogue

Il et elles sont des salauds !

J'ai mis trois jours à me remettre de ce kidnapping sexuel. Trois jours d'abstinence totale.

J'ai viré Carole dès le lundi. En même temps, elle n'a pas reparu.

J'ai téléphoné à Franck pour savoir d'où il connaissait cette Nathalie ; il a éludé la question, m'en retournant mille autres sur mon week-end. Je lui ai donc raconté ce qui m'était arrivé, en omettant bien sûr certains détails (comme ma première sodomie). Il ne m'a pas semblé surpris quand je lui ai dit que ma secrétaire, Nathalie son amie et une soumise du club m'avaient drogué puis retenu contre mon gré. Cela m'a paru un peu suspect, mais je n'ai pas relevé, mettant son manque de réaction sous le coup de l'émotion d'un vieil ami.

Le mardi matin je trouve une feuille sur mon bureau. Pliée en deux, d'un joli gris, parfumée d'un je ne sais quoi, elle ne comporte en son centre que quelques mots :

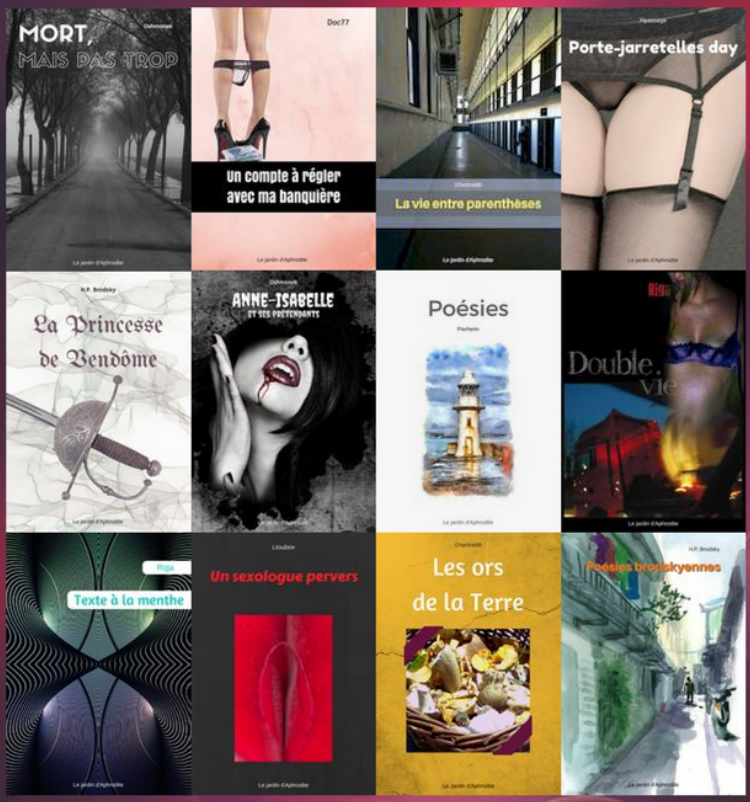
PEUT-ÊTRE QU'AVEC NOUS TU POURRAIS TE VENGER DE FRANCK, QUI T'A SI BIEN MIS ENTRE NOS MAINS

Je replie le papier. L'idée qui m'avait effleuré se confirme : ce salaud de Franck était dans la combine !

Je vais rappeler Carole.

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

https://www.le-jardin-aphrodite.fr



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite